

JONATHAN KELLERMAN



LES
SŒURS
ENNEMIES

SEUIL

LES SŒURS ENNEMIES

Jonathan Kellerman

**LES SŒURS
ENNEMIES**

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRÉDÉRIC GRELLIER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *Killer*

Éditeur original : © Ballantine Books

© 2014 by Jonathan Kellerman

ISBN original : 978-0-345-50575-0

This translation published by arrangement with Ballantine Books, an imprint of Random House, a division of Penguin Random House LLC.

ISBN : 978-2-02-131529-5

© Éditions du Seuil, avril 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un merci tout particulier à Vicki Greene, Esq.

1

– Je ne vais pas vous tuer, docteur, alors que j’aurais toutes les raisons de le faire.

Que répondre à ça ? *Merci de tout cœur ! C’est très chic de votre part... Pourvu que vous ne changiez pas d’avis !... Comme ça, on a des envies de meurtre ?*

Dans le doute, le mieux est encore de se taire. En tant que psychologue, j’applique quotidiennement ce principe, mais le conseil vaut pour n’importe qui. Calé dans mon fauteuil, je croisai les jambes d’un air nonchalant et gardai les yeux fixés sur la personne qui venait de proférer ces menaces de mort. Son regard était parfaitement serein. Pas un cillement de regret dans les yeux marron immobiles. Au contraire, un contentement glacial. J’avais vu la même confiance, figée et inquiétante, chez des psychopathes enfermés en quartier de haute sécurité. La personne en face de moi n’avait jamais fait de prison. Il n’y avait eu aucun des signes avant-coureurs habituels : pas d’hallucinations ni de voix intimant des ordres, pas de tics bizarres ni de sautes d’humeur comme un cerveau aux circuits défectueux peut en susciter. Nul excès, non plus, de testostérone susceptible d’entraîner un déchaînement de violence. La personne qui venait de me menacer était mal lotie côté testostérone. Elle s’appelait Constance Sykes mais préférait le diminutif Connie. Quarante-quatre ans, taille et corpulence moyennes, cheveux blonds grisonnants, visage gracieux à mâchoire

carrée, voix douce et silhouette parfaite. Scolarité irréprochable, maîtrise de chimie avec mention, études de médecine dans une prestigieuse université, internat et spécialisation, pathologiste certifiée. Elle avait ouvert un petit laboratoire dans la Vallée ; dépistage des maladies sexuellement transmissibles et virus rares. Elle conduisait une Lexus et habitait une maison bien trop spacieuse pour une célibataire. On pouvait la qualifier de « riche », mais elle-même décrivait sa situation comme « confortable ».

Elle avait quelques failles, mais rien qui laisse présager un accès de violence. Elle se présentait comme une solitaire et ne semblait pas regretter d'avoir vécu seule depuis le début de ses études. D'un ton détaché, elle m'avait confié qu'elle se suffisait à elle-même, n'avait jamais ressenti ni le besoin ni l'envie de faire une place dans sa vie à quelqu'un d'autre. Tout avait changé avec le « bébé ». Ce n'était pas elle la mère, elle ne l'avait pas porté et mis au monde, mais elle « voulait » cet enfant, estimait le « mériter ». Elle avait consacré beaucoup d'efforts et beaucoup d'argent pour « obtenir » ce bébé.

Sa démarche était vouée à l'échec, que j'aie mon mot à dire ou non. En l'occurrence, on m'avait consulté comme expert. Or, Connie Sykes venait d'apprendre qu'elle serait à coup sûr déboutée. Peu habituée à perdre, elle cherchait un responsable. Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une certaine compassion pour elle, alors même qu'elle avait causé une souffrance inutile. Mon meilleur ami, un policier gay, soutient que nous autres psychologues avons la manie de positiver. « Vive Dr Yes, à bas Dr No. » Il a raison, bien entendu. Si les thérapeutes étaient portés sur l'anathème ou l'interdiction, ils se tourneraient plutôt vers la religion ou la politique.

Après son échec, je m'attendais un peu à recevoir un appel de Connie Sykes. Je saurais me montrer compréhensif, arrondir les angles. Au lieu de décrocher son téléphone,

elle s'était présentée en personne. J'avais un peu de temps, je l'avais donc fait passer dans mon cabinet. Comme la première fois, elle prit place sur le vieux divan en cuir, le dos droit et assise tout au bord.

Ce matin-là, sa mise était soignée et ses vêtements d'un chic discret. Elle portait des bijoux dont je me demandai s'ils serviraient au même rituel que lors de notre première rencontre. À un moment, elle avait retiré bracelets, broches et boucles d'oreilles, et les avait contemplés comme des débris qu'elle aurait ramassés sur une plage. Elle avait fini par les remettre d'un air réticent – se faire belle était un devoir autant qu'une corvée et la dame n'était pas du genre à se dérober.

Elle retira ses lunettes, les rangea dans un étui rigide qu'elle laissa tomber dans un grand sac fermé par un cordon, élégant article italien. Elle me sourit.

– Quel bon vent vous amène ? dis-je.

Elle perdit son sourire et se racla la gorge, comme pour entamer un discours soigneusement préparé. Et me sortit donc qu'elle n'allait pas me tirer dessus, alors qu'elle était tentée de le faire. Je ne dis rien, affichai ce qui me semblait être un air calme tandis que nos regards s'aimantaient. Ce fut elle qui rompit le contact la première. Elle défroissa son pantalon de gabardine noire. Caressa le cuir ambré du sac, le tapota et laissa courir l'index sur un renflement. Eut un large sourire et guetta ma réaction. Telle une comédienne qui ménage ses effets. Elle suggérait qu'elle était venue armée. L'index continuait de se promener autour de la bosse. Mon cœur s'emballa et mon estomac se noua. La sidération transparaisait certainement sur mon visage. Connie Sykes s'esclaffa, puis se leva et quitta la pièce. Je raccompagne d'ordinaire les patients, mais cette fois-ci je m'en abstins. Je me barricadai dans mon cabinet et gardai l'oreille collée au panneau de chêne jusqu'à ce que j'entende claquer la porte d'entrée. Je ne sortis pas pour autant. Le Chivas n'eut pas

l'effet escompté. L'écoulement des minutes et une dose de rationalisation me soulagèrent davantage. Je finis par me convaincre que Connie Sykes voulait simplement se défouler. Avec ma longue expérience d'expert judiciaire, la vraie surprise était qu'un tel incident ne soit pas survenu plus tôt.

Je restai sur mes gardes plus d'une semaine, mais rien ne se produisit : pas de Connie Sykes en train d'épier ma maison, pas de coup de fil mystérieux, pas de lettre anonyme. Au bout d'une dizaine de jours, je me dis qu'il fallait tirer un trait.

Malgré tout, je n'étais pas près d'oublier la bataille qui m'avait valu de rencontrer Connie Sykes. J'espérais n'être pour elle qu'un souvenir désagréable, mais je subodorais que sa déception et sa blessure ne cicatrifieraient pas de sitôt, voire jamais.

2

Au début d'une procédure de divorce, il y a des époux qui sont pressés d'en découdre, comme un taureau furieux lâché dans l'arène. D'autres commencent par professer leurs bonnes intentions et finissent par passer à l'attaque. Une petite minorité parvient à préserver la civilité, mais la guérilla est la norme. Pour les combattants qui en ont, les enfants deviennent souvent un enjeu obsessionnel. Y compris des gens qui se fichent de leur rôle de parent, même s'ils prétendent le contraire. Avouer son indifférence pour sa progéniture, assumer publiquement le fantasme que l'on nourrissait depuis des années d'être affranchi de la vie de famille, voilà qui déroge à la norme. Les parents les moins soucieux du bien-être de l'enfant sont généralement ceux qui luttent le plus âprement, car seule compte la victoire. Dans les divorces vraiment haineux, les petits chéris servent de grenades. Les accusations de violence, de sévices et de maltraitance volent de toutes parts, le plus souvent mensongères. S'agissant d'enfants, il faut néanmoins tout vérifier. Le tribunal sollicite alors l'avis d'un expert comme moi.

En parallèle, j'aide le lieutenant Milo Sturgis à élucider des meurtres épouvantables. Une partie de plaisir, en comparaison.

Quand j'ai quitté l'hôpital Western Pediatric pour ouvrir mon cabinet, je refusais les expertises en matière de garde d'enfant, au point d'aiguiller vers des confrères tout patient

susceptible d'être mêlé à une bataille judiciaire. Je savais que je me privais d'un débouché lucratif, mais je ne manquais pas de travail. Qui plus est, j'entendais souvent des experts désabusés dénoncer ce grand n'importe quoi, une vraie loterie bricolée par une bande de crétins et de sadiques. Quant à l'intérêt de l'enfant...

Autant dire que mon cabinet suffisait à mon bonheur. J'y recevais principalement des parents estimables qui m'amenaient leurs sympathiques gamins dont les problèmes pouvaient se régler à brève échéance. Le genre de patients qui vous donne le sentiment d'accomplir des miracles, ce qui est toujours agréable. Tout changea le jour où la justice eut à statuer sur la garde d'une enfant que je suivais. Amy, quatre ans, était élevée par sa mère célibataire. Celle-ci, qui se débrouillait plutôt bien dans l'ensemble, avait sollicité quelques conseils quant à son éducation et son développement, ainsi que pour l'orientation scolaire de sa fille. La petite était le résultat d'une aventure d'un soir et n'avait jamais rencontré son père, marié à l'époque et policier dans l'État de Washington. Il avait été licencié par la suite, coupable d'avoir accepté des pots-de-vin et soupçonné de forfaits encore plus graves. Il n'avait joué aucun rôle dans la vie de sa fille, n'avait pas versé le moindre dollar de pension. La mère d'Amy avait saisi la justice pour obtenir quelque chose, mais elle n'avait pas insisté. Elle se débrouillait comme ça et le *statu quo* lui convenait. Un soir, on sonna à sa porte et c'était le père. Il tenta de l'embrasser et de l'attirer contre lui, afficha un sourire salace quand elle se déroba et lui présenta une assignation devant le magistrat chargé de statuer sur sa requête d'une garde partagée. Récemment divorcé, il s'était vu refuser tout droit de visite pour ses deux autres enfants, devait se contenter de petits boulots depuis son renvoi de la police et avait décidé de « s'occuper un peu de la gosse. En plus, elle me ressemble ! ». On imaginerait que son coup de force était voué à l'échec.

C'était compter sans les crétins et les sadiques. Le père engagea un avocat rentre-dedans, fin manœuvrier qui fit appel à une psychologue dont le rapport verbeux préconisa la garde partagée. Une solution qui supposait qu'Amy fasse l'aller et retour en avion entre Spokane et Los Angeles toutes les semaines, « dans l'intérêt manifeste de l'enfant, au plan psychologique et de sa socialisation ». L'auteur de cette brillante recommandation, un consœur du nom de Joan Mort, n'avait pas jugé utile de rencontrer Amy et sa mère, préférant s'en remettre « aux études bien étayées sur les effets délétères de l'absence du père, en particulier chez les filles prépubères ». Comme la mère d'Amy faisait déjà de gros sacrifices pour les consultations, j'acceptai de lui fournir mon expertise gracieusement.

Le juge Steve Yates, l'un de ces magistrats qui prennent le temps de lire tout ce qui atterrit sur leur bureau, convoqua les deux avocats et les experts à son cabinet. Je croisai Joan Mort dans le couloir du tribunal. C'était une femme d'un certain âge, léger strabisme et démarche sautillante, bardée de diplômes et affublée d'une voix de thérapeute dont la douceur affectée a vite fait d'écoeurer. Elle serra ma main entre les deux siennes, se dit ravie de faire ma connaissance et « enchantée de ma contribution ». Comme si nous étions du même camp. Devant le juge, elle proposa de s'exprimer la première. D'un débit lent et clair, dans une langue savante bien huilée et truffée de jargon, elle parvint à habiller sa thèse absurde d'un vernis scientifique. Elle serait presque arrivée à vous convaincre qu'il était raisonnable de livrer une enfant de quatre ans à la merci d'un étranger peu fréquentable. Elle referma son rapport, me tapota la main et eut un sourire rassurant.

– À vous, jeune homme.

Je commençai par réfuter point par point son petit laïus, puis gardai un ton égal pour me livrer à une parenthèse sur les charlatans et les mercenaires qui acceptaient de dire

n’importe quoi moyennant rémunération. En des termes plus choisis, bien entendu :

– Les évaluations qui n’en ont que le nom, réalisées superficiellement sans même tenir compte du sujet, flirtent au mieux avec les frontières de la science et de l’éthique, et au pire les franchissent allègrement avec des conséquences dévastatrices. Je trouve cela inexcusable en toutes circonstances et d’une cruauté particulièrement inqualifiable quand le bien-être d’un enfant est en cause.

Mort pâlit, de même que l’avocat qui l’avait engagée et celui de la mère d’Amy. Le juge, quant à lui, luttait fort pour ne pas sourire. Il nous remercia et leva la réunion. Joan Mort fut la première à sortir, d’un pas qui me semblait nettement moins léger qu’à son arrivée. Le juge m’appela le lendemain matin et demanda à me voir.

– Puis-je savoir pourquoi, monsieur le juge ?

– J’aimerais vous parler.

– D’Amy ?

– Non. L’affaire est tranchée, dans un sens qui ne devrait pas vous déplaire. Je voudrais avoir une conversation d’ordre général. Si vous souhaitez être dédommagé pour votre temps, le tribunal dispose de fonds discrétionnaires.

– Pas besoin, mais je suis d’accord pour déjeuner avec vous.

Nous nous étions retrouvés dans un grill à proximité du palais de justice, l’une des cantines de Milo quand il doit témoigner à la barre ou rencontrer un procureur adjoint. Nullement soucieux de son tour de taille, mon ami engloutit des quantités de viande rouge qui suffiraient à nourrir une chambrée de garçons vachers. Je ne l’ai jamais vu quitter l’établissement en question avec un *doggy bag*. Sexagénaire svelte, le juge dégusta une portion raisonnable de faux-filet accompagnée d’un dry martini. Il me confia qu’il appréciait ma « façon de faire » et me proposa de rejoindre le panel

d'experts que le tribunal consultait pour les dossiers de garde d'enfant.

– Joan Mort en est-elle ? m'enquis-je.

– Oui.

– Dans ce cas, non merci.

– Ce n'est qu'une liste, docteur. Aucune liste n'est parfaite.

– Certes, mais voilà un club auquel je ne tiens pas à appartenir.

– Vous avez des principes.

– J'essaye.

– Hum... vous n'êtes pas du genre évasif, contrairement à bien des psys.

– Oui, on me le dit souvent.

– Votre décision est arrêtée ? Pourtant, vous devriez y réfléchir, précisément à cause de personnes comme Joan Mort. Il y a beaucoup à faire pour améliorer le système.

– Je n'en doute pas, mais mon cabinet suffit à mon bonheur. Et puis, je n'ai pas très envie de me plonger dans ce...

« Cloaque » était le mot que j'avais sur les lèvres. Alors que je cherchais un synonyme moins préjudiciable à notre appétit, le juge dit :

– Dans ce merdier ? En effet, ce n'est pas toujours ragoûtant. Seulement, d'ici quelques semaines, je serai promu président du tribunal et je voudrais faire le ménage. Vous pourriez m'y aider, docteur.

– En dénonçant les incompetents ? Je n'ai pas une vocation de délateur.

– Non, pas du tout. Je ne vous demande pas de rompre l'*omerta*, seulement d'accomplir un travail sérieux de façon régulière, contribuant ainsi à relever notre niveau d'exigence. Aujourd'hui, mes dossiers sont les seuls dont j'ai la certitude qu'ils sont traités correctement. J'aurai davantage de pouvoir comme président, en théorie. À la vérité, une

fois les affaires réparties entre les juges, je n'aurai plus mon mot à dire. Car chacun d'entre nous règne en despote sur sa chambre. Pour que l'un de mes estimés collègues soit renvoyé, il faudrait qu'il viole une chèvre dans la salle des pas perdus !

L'image me fit sourire.

– Je n'avais jamais envisagé la vigueur de la loi sous cet angle.

– Excellent !

– Vous croyez vraiment qu'un seul psychologue ferait une différence ?

– Ce serait un début. Il existe d'autres évaluateurs consciencieux, dont certains travaillent même pour nous, mais je n'ai jamais rencontré d'expert comme vous... avec autant d'aplomb. Quelqu'un qui se mouille, ça nous changerait.

– Vous me flattez, monsieur le juge.

– Appelez-moi Steve.

– L'expertise judiciaire, ce n'est vraiment pas mon truc, Steve.

Il haussa les épaules, découpa un morceau de viande en plusieurs petits trapèzes, mastiqua longuement et but une gorgée de martini.

– Voilà ce que je vous propose, Alex. Vous ne figurez pas sur la liste des experts. Pour commencer, je vous soumettrai certains de mes dossiers et j'encouragerai mes collègues les plus éclairés à en faire autant. Vous ne serez pas perçu comme un mercenaire vu que vous travaillerez directement pour le tribunal, pas pour l'une des parties. Un expert objectif, attaché à décrire la réalité.

– Les fonds discrétionnaires y suffiront ?

– Non, vous serez dédommagé comme tout le monde.

– Par les parties.

– Moitié moitié, pour éviter tout favoritisme.

– Le payeur attend généralement une contrepartie, Steve.

– J’indiquerai clairement quelles sont les règles.
– Tout de même, nous parlons de sommes conséquentes. J’estime que l’approche habituelle... un rapide entretien, quelques tests, un rapport standard... est une vaste blague. Faire les choses sérieusement, cela prend du temps. Et le temps, c’est de l’argent.

– Libre à vous de fixer vos tarifs.

– Entendez-moi bien, je vous facturerais mes déplacements au domicile et à l’école du sujet, mes entretiens avec la famille étendue et les amis, toute personne que je jugerais utile de rencontrer. Y compris le temps des trajets, comme un avocat.

– Le compteur se déclenche dès que vous quittez votre cabinet et ne s’arrête qu’à votre retour. Ça me paraît raisonnable.

– J’exigerais un à-valoir.

– Même réponse.

– Le tarif sera le double de celui de mes patients. Ça chiffrerait sérieusement, Steve.

Il posa sa fourchette.

– Vous ne souhaitez pas travailler à titre bénévole ? Parfait. De toute façon, ces dossiers-là ne traînent jamais en longueur.

– Quand il n’y a plus d’argent, les avocats sont moins zélés.

Il sourit.

– Vous n’avez vraiment pas envie d’accepter, donc vous cherchez à vous rendre inabordable. Désolé, Alex, mais ce n’est pas un argument recevable. Si quelqu’un rechigne à vous payer, qu’il se plaigne à moi. Honnêtement, je ne demande pas mieux que vous y trouviez votre intérêt. C’est normal de gagner de l’argent. Vous avez passé un certain temps au Western Pediatric et je sais combien les salaires y sont modiques car mon fils y a travaillé comme pharmacien. Preuve que l’intérêt général, ça vous connaît.

- Vous vous êtes renseigné sur moi.
- J'ai voulu m'assurer que votre prestation dans mon cabinet s'appuyait sur du solide. Votre C.V. est impressionnant. Vous avez le profil qu'il faut pour être crédible à la barre.

La dernière gorgée de gin et de vermouth disparut dans son fin gosier.

- Oui, c'était là mon ultime carte pour tenter de flatter votre ego. Cela a-t-il pris ?

Je restai muet.

- Bien, je vois que vous êtes intraitable. C'est dommage, vous auriez pu changer les choses.

Il demanda l'addition.

- C'est bon, j'accepte de tenter l'expérience.
- Magnifique ! Un dessert ?
- Non merci.
- Dans ce cas, moi non plus. Et rangez-moi cette carte, je vous invite.
- Pas nécessaire.

– Non, simple question d'élégance. Une valeur que vous et moi cherchons à promouvoir, attachés que nous sommes à la justice, à la vérité et aux traditions de notre beau pays.

Dehors, le voiturier prit nos tickets. Le juge conduisait une Porsche 911 noire assez récente. Quand il aperçut ma vieille Cadillac Seville, il siffla et dit :

- Une apparition surgie du passé glorieux de Detroit ! Vous êtes un garçon du genre fidèle !

Sans me laisser le temps de réagir, il se mit au volant et fit rugir son moteur. Il roula quelques mètres, s'arrêta et me fit signe d'approcher. Je me penchai vers lui.

- Soyez certain que Joan Mort ne tardera pas à remettre sa démission, dit-il avec un large sourire. Au moins, elle sait tenir compte des critiques constructives !



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 131528 (0000000)
– *Imprimé en France* –